

JEAN-PHILIPPE BLONDEL

# LE GROUPE



ACTES SUD junior

*À Isabelle Petit – merci.  
À Niels, Sarah, Alice, Julia, Lou, Manon,  
Emma, Marie, Clémentine, Raphaëlle – évidemment.  
Et à Yasmine Thiébault et Angéline Leseurre,  
qui ont rendu cela possible.*

[www.actes-sud-junior.fr](http://www.actes-sud-junior.fr)

Éditeur : François Martin assisté de Camille Giordani-Caffet.

Directeur de création : Kamy Pakdel.

Conception graphique : Christelle Grossin et Guillaume Berga.

© Actes Sud, 2017

ISBN 978-2-330-07741-9

*Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.*

ACTES SUD junior

JEAN-PHILIPPE BLONDEL

**LE GROUPE**



## PROLOGUE

AVANT CETTE ANNÉE, je n'avais jamais mêlé mes deux professions – enseignant et romancier. Elles étaient deux tenues différentes que j'enfilais au moment opportun. Je pensais qu'il était impossible de les cumuler. Et puis en octobre dernier, un soir, alors que ma collègue de philosophie, Marion Grand, et moi prenions un café dans la salle des profs, après une journée particulièrement éprouvante, elle m'a demandé pourquoi je n'avais jamais organisé d'atelier d'écriture ici, dans cet établissement dans lequel j'enseigne depuis vingt ans. J'ai haussé les épaules, j'ai dit que cela m'avait déjà traversé l'esprit mais que je ne me sentais pas légitime. Elle m'a demandé d'y réfléchir. Pour les terminales. Les littéraires d'abord, bien sûr, mais pas seulement. Sur la base du volontariat. Une heure par semaine ou par quinzaine.

J'ai pensé que nous en resterions là.

Mais elle est revenue à la charge, Marion. Elle est têtue. Elle y tenait. Pour les élèves. Et pour elle, aussi. Parce qu'elle animerait cet atelier avec moi. Elle avait envie d'écrire, elle s'y mettait parfois, mais elle bloquait

vite. Elle avait besoin d'un déclencheur, et elle avait décidé que ce déclencheur, ce serait moi. Nous. Un groupe. Une cohorte qui se retrouve pendant soixante minutes dans un coin du lycée, au calme, pour écrire. La proviseure avait trouvé l'idée formidable. Elle aurait voulu qu'on en fasse la publicité mais Marion avait expliqué que nous devions déjà nous assurer d'avoir un minimum de clients. Et puis, il valait peut-être mieux être discret, en fait. Les écrivains prennent mal la lumière. Et certains collègues pourraient mal réagir. Après tout, Marion et moi, nous n'étions pas enseignants de lettres. Eh oui, nous étions des sortes d'usurpateurs.

Toujours est-il que nous avons obtenu un financement en heures supplémentaires et le droit de nous réunir dans une pièce qui ne ressemblait pas à une salle de classe – moquette, tableaux aux murs, atmosphère chaleureuse et même une machine à café. Quand Marion m'a présenté le projet noir sur blanc, j'ai ironisé.

— Ne manquent plus que les participants, alors !

Elle a répliqué qu'elle en faisait son affaire.

Avant même que Marion ne parle du projet aux élèves dont elle avait la charge et moi aux miens, je savais que j'allais accepter. J'ignorais où nous allions. Mais oui, je voulais bien être le capitaine.

Il s'est passé tellement de choses pendant ces six mois. Dans le monde – des attentats, des virus transmis par les insectes, des catastrophes naturelles. Et aussi des révoltes, de la dignité, de la fierté et des renaissances.

Dans notre monde clos – des tremblements de terres intimes, des rébellions contre l'autorité, des révélations, des confirmations. Des chemins qui se dessinent.

L'été suivant l'atelier, j'ai demandé aux participants qui le souhaitaient de me raconter par écrit comment ils avaient vécu les mois que nous avons traversés ensemble. Nous avons été douze, dans l'atelier. Dix adolescents et deux adultes. Trois élèves ont poliment refusé parce qu'ils avaient d'autres chats à fouetter – orientation post-bac, déménagement, ruptures, nouveaux territoires. Un n'a donné aucune réponse. Une, Valentine, m'a carrément envoyé balader avant de me faire parvenir un seul texte, parlant de la dernière séance, comme vous le verrez. Cinq ont relevé le défi. Je les en remercie, eux et Marion, qui a accepté de jouer le jeu également. Je leur ai aussi demandé la permission d'utiliser leurs écrits. Certains ont souhaité les retoucher. Au départ, je n'y étais pas favorable. Je voulais que les textes restent bruts, dans l'état où ils avaient été livrés pendant les séances – mais finalement je me suis dit que c'était leurs phrases, leurs paragraphes, leurs fictions mêlées à leurs vies, alors j'ai cédé.

Nous avons commencé en janvier, nous avons terminé en mai.





## 14 janvier – Séance 1

LÉO – 17 ANS – TERMINALE L1

J'ai mal au ventre. J'ai tellement mal au ventre que j'ai failli ne pas venir. J'étais à deux doigts de renoncer quand j'ai croisé Valentine qui, de son ton autoritaire, m'a rappelé que ce n'était pas la bonne direction pour l'atelier d'écriture. Que la séance se déroulait dans la salle Mozart, juste au-dessus du restaurant pédagogique. J'étais coincé. Je connais Valentine depuis plus de dix ans maintenant, vu qu'on était au primaire ensemble, et elle a toujours eu beaucoup d'ascendant sur moi. Il se dégage d'elle une force impressionnante. D'abord, elle est grande. Elle est forte aussi. Enfin, ça, c'est l'adjectif qu'on utilise quand on veut être gentil, sinon, on dit "grosse". Et puis elle parle avec assurance. On voit qu'elle fait du théâtre. Elle sait ménager ses effets. Personne ne se moque de Valentine au lycée. Elle aurait pu être un objet de moquerie facile, mais elle a su retourner la situation à son avantage. Elle est la porte-parole de tous les mouvements de grève et de toutes les révoltes. Elle était aux premières loges

des manifestations contre la nouvelle loi Travail. Elle a même été interviewée par la télévision régionale qui avait besoin d'une représentante du mouvement étudiant. Et, évidemment, elle s'est exprimée avec clarté et exactitude, impressionnant les journalistes. Quand Valentine dit quelque chose, on obéit. C'est exactement ce que j'ai fait.

Je ne suis pas comme elle.

J'aimerais bien. Parfois, pendant le cours d'option maths, je m'imagine haranguer des foules qui m'acclament – mais je redescends vite sur terre. Je suis d'un naturel assez discret. Plutôt maigre. Aussi brun que Valentine est blonde. Je me force à participer en cours parce que je n'ai pas envie de lire à nouveau les mêmes remarques sur les bulletins trimestriels : “Trop effacé”, “L'oral est très en retrait.” J'en ai assez. De moi. Voilà. C'est sans doute pour cela que je me suis inscrit à l'atelier d'écriture quand M. Roussel est venu en parler. Ma première réaction a été de penser que c'était hors de ma portée, mais une partie de moi s'est soulevée et a tapé du poing sur ma table mentale. C'était l'occasion ou jamais. Il ne suffisait pas de proclamer qu'on allait changer. Il fallait des actes, et celui-ci, mine de rien, c'était un acte fort. Alors, à la fin de l'heure de cours, je suis allé inscrire mon nom dans la colonne des participants. Il y en avait déjà une dizaine, et cela m'a rassuré. Si cela se trouvait, je pourrais me fondre dans la masse. Et peut-être abandonner sans trop me faire remarquer, même si Roussel avait insisté sur l'assiduité et la ponctualité – un

atelier d'écriture, on s'y engage, on ne vient pas "pour voir", ce n'est pas "optionnel".

Il fait peur, Roussel, par moments. C'est à cause de son statut. Prof et écrivain. Les deux. Forcément, ça intimide. J'ai lu certains des romans qu'il a écrits. C'était bizarre. Je crois que j'y cherchais trop ce qu'il y avait d'autobiographique dedans. Du coup, je n'étais pas complètement pris par l'histoire. Encore aujourd'hui, je ne pourrais pas dire s'ils m'ont plu ou pas. Ce qui me déçoit un peu, c'est qu'il soit obligé de travailler en dehors de l'écriture. Je pensais que les écrivains ne vivaient que de leur plume. Qu'ils passaient leurs journées à imaginer des histoires qu'ils se mettaient à rédiger le soir venu. Je me demande si un jour je serai comme lui. Édité, je veux dire. Étudié dans des collèges ou des lycées.

L'avenir. C'est ce qui me fait mal au ventre. L'avenir lointain – quelle carrière ? quel chemin ? quels amis ? quel genre d'existence ? Je n'arrive pas à me projeter dans les décennies prochaines. Je n'ai aucune idée de ce que je vais pouvoir faire de ma vie. Et ça m'angoisse. En ce moment, ça me réveille même la nuit. Les enseignants commencent à nous parler d'orientation, de post-bac, d'études supérieures. Mes camarades soupirent ou hochent la tête – ils se sont déjà rendus à tous les forums et ont consulté sur internet la démarche à suivre pour parvenir à leurs buts. Alors que moi, je n'ai même pas l'embryon d'un projet.

L'avenir immédiat aussi.

Là.

L'atelier. Les dix personnes autour de la table, sans compter Mme Grand, la prof de philo de l'autre classe de terminale et le père Roussel, donc. Douze. C'est embarrassant, comme situation. On se regarde en chiens de faïence, avec des points d'interrogation plein les yeux. On se connaît tous, de vue au moins. Je suis surpris de retrouver Éliisa ici. Elle est en Scientifique. Je ne vois pas le rapport. Pareil pour Nina et Boris qui, eux, sont en Économique et Social. Je croyais que l'atelier d'écriture était réservé aux littéraires. Bon, Roussel se racle la gorge. La messe va commencer. Je voudrais me cacher discrètement derrière Valentine, comme je le fais en cours de français, mais ce n'est pas possible. Les tables sont en U. Elles forment un demi-cercle. Nous sommes tous exposés aux yeux des autres, ce qui ne fait qu'intensifier mes douleurs abdominales. "Abdominables", comme dit ma petite sœur. Tiens, je donnerais tout en ce moment pour être à côté d'elle et pas ici, dans cette salle inconnue, à avancer dans le brouillard le plus total sur un champ de mines.

\*

FRANÇOIS ROUSSEL – 51 ANS – PROF

Ils entrent tous dans la salle de façon différente. Certains baissent les yeux et murmurent quelques mots de politesse. D'autres, au contraire, bombent le torse, lancent un bonjour tonitruant et ont dans le regard un air de défi. C'est un défilé de sentiments contradictoires

auquel je réponds en restant en retrait, souriant mais distant, paraissant préoccupé par des affaires de la plus grande importance. En réalité, je suis terrifié. Parce que c'est la première fois, au fond, que je retrouve des élèves dans un contexte différent de celui de la classe. Parce que je ne suis pas sûr de bien jouer mon rôle – ni que ce soit réellement un rôle. À cet instant précis, j'aimerais beaucoup avoir refusé la suggestion de Marion. Je lui en veux même un peu d'avoir à ce point insisté. Marion, elle, est détendue. Elle les accueille. Elle les salue. Elle leur parle. Elle est dans son élément.

Je jette un coup d'œil circulaire. Dix. Plus deux adultes. Douze. Je sais qu'une élève de première voulait se joindre à nous, mais j'ai refusé, prétextant le fait que l'atelier n'était ouvert qu'aux terminales et qu'elle devrait attendre l'année suivante, alors que la seule vraie raison était que je ne voulais pas qu'on soit treize à table. J'aurais passé mon temps à chercher le Judas de l'assemblée. Douze. C'est bien. C'est un nombre pair. À un moment donné, cela va être important. Ils sont assis sur ces chaises en velours rouge, plus confortables que celles auxquelles ils sont habitués. La salle est parfaite. Je voulais qu'ils comprennent d'emblée que oui, ils étaient dans l'établissement, mais que non, en aucun cas, il ne s'agissait d'un cours. Que oui, Marion et moi étions les organisateurs mais que non, en aucune façon nous ne serions supérieurs à eux. Pendant une heure, nous allions nous aussi nous soumettre aux règles du groupe : rédiger des textes en un temps limité en suivant une consigne claire et en se pliant à des contraintes, parfois légères, parfois plus complexes. Des textes qui

ne seraient jugés par personne – seules les manifestations d’enthousiasme seraient tolérées. Aucun conseil non plus. C’est un point dont nous avons beaucoup débattu, Marion et moi. Elle s’était énervée : comment pouvaient-ils progresser alors, si on ne leur donnait pas d’indication sur la marche à suivre ? J’ai rétorqué que la notion de “progrès” s’appliquait mal à l’écriture romanesque, une fois qu’on savait tracer des lettres sur le papier. Elle avait répliqué que je n’étais pas très constructif. Elle avait raison. Après un soupir, j’avais fini par expliquer que ce en quoi je croyais le plus profondément, c’était que plus on écrivait, plus on écrivait. “Plus on écrit, mieux on écrit tu veux dire ? – Pas nécessairement. Mais plus on écrit, moins on a peur de cette façon de s’exprimer, plus on l’amadoue, plus on l’amène dans son propre monde et plus on s’ouvre aux autres. Enfin, pour moi en tout cas, ça se passe comme ça : plus j’écris sur moi, plus je m’ouvre à ce qui m’entoure. Je ne te demande pas de comprendre.”

Certains s’absorbent dans la contemplation au mur des reproductions de peintres qu’ils connaissent mal, Matisse, Chagall, Picasso. Tandis que nous prenons tous place, ils sentent la glace dans leurs entrailles. Ils ne peuvent pas savoir ce c’est la même chose pour moi. Nous sommes tous en haut de cette falaise, sur le point de sauter dans l’océan. Nous avons beau savoir que le parcours est balisé, que nous ne courrons aucun danger, que des milliers de personnes ont effectué ce saut avant nous, nous avons quand même peur. De cette projection dans l’inconnu. De ce vertige au

moment de l'impulsion. De l'accident, une bourrasque soudaine, un évanouissement. Mais surtout de renoncer au dernier moment, parce que la frayeur est trop grande. De devoir revenir au point de départ, la tête baissée. Avec cette impression d'être un usurpateur. Inculte. Incapable de.

Je me racle la gorge. Les murmures se taisent. Ils tournent leurs visages vers moi. J'y décèle de la tension, de l'inquiétude, mais aussi au fond, une vraie confiance. Ils s'en remettent à moi. Je sens l'émotion qui monte dans ma cage thoracique. J'espère que je serai à la hauteur.

\*

#### EXERCICE N° 1

Je m'appelle..... et j'ai..... . Je suis assis(e) dans la salle Wolfgang Amadeus Mozart. À cette heure-ci, d'habitude, je..... .

Quand je suis entré(e) dans la salle tout à l'heure, j'ai tout de suite remarqué..... parce que..... . Alors donc, c'est ça, un atelier d'écriture!

Je me suis inscrit(e) parce que..... et que l'écriture, pour moi, c'est..... . Mais je suis avant tout un(e) grand(e) lecteur/lectrice et mon livre de chevet c'est..... parce que..... .

Quand je regarde l'/les animateur(s) de l'atelier, je me dis que..... . Voilà, maintenant, je suis curieux/curieuse et j'ai hâte que ça commence VRAIMENT.

Bon, je suis quand même un peu dubitative. Je m'attendais à beaucoup de choses mais pas à un texte à trous pour commencer. Enfin, il doit quand même savoir ce qu'il fait, M. Roussel. C'est en partie pour lui que je me suis inscrite. Parce que c'est fascinant d'avoir un prof qui écrit des romans, même si on ne les lit pas. C'est vrai, ça. Je n'ai jamais rien lu de lui. Mes parents, si. Mes parents sont fans. À chaque fois qu'on a des invités à la maison, ils ressortent la même chanson : "Vous imaginez que Nina a comme enseignant M. Roussel, oui, l'écrivain !" C'est agaçant. Mais si je devais établir la liste de ce qui m'énerve chez mes parents, on en aurait pour la nuit. D'abord, ils sont vieux. Je suis une fille de vieux. Ils m'ont eue à quarante-deux ans, aujourd'hui j'en ai dix-sept, alors faites le calcul et vous verrez. Ils n'arrêtent pas de parler de retraites, de trimestres ou d'assurance décès et moi je n'ai qu'une envie – prendre mes jambes à mon cou. Il me reste encore six mois à tirer et ensuite, je m'inscris en fac ailleurs. À deux cents kilomètres d'ici. En fait, je crois que j'ai choisi les études que j'allais suivre en fonction de l'éloignement géographique. Cette ville où j'ai toujours vécu commence à me plomber le moral, avec ses soixante mille habitants, ses trois rues piétonnes, ses douze pizzerias et ses huit crêperies, ses magasins de vêtements, toujours les mêmes, ses quatre films à l'affiche, ses personnes que tu n'arrêtes pas de recroiser quand tu te promènes dans le centre, bref, on étouffe là-dedans, il faut de l'air, ouvrir les fenêtres, un bon coup de vent, tout balayer, hop !



Oui, je sais, ça part dans tous les sens, c'est mon problème apparemment, les profs le répètent sans cesse : "Ah Nina, les résultats pourraient être vraiment bons, mais ça part dans tous les sens, elle ne parvient pas à établir un plan et à s'y tenir, elle doit faire preuve de plus de rigueur." C'est pour ça que je me suis inscrite à l'atelier. J'imagine qu'il va falloir construire des argumentations, défendre des points de vue, ou bâtir des histoires et ça ne peut que me discipliner. Bon, l'autre raison, c'est qu'il y a Léo et que j'ai un œil dessus depuis quelques mois.

C'était un mardi. Il faisait très beau. On était en juin. La fin de la classe de seconde. Ce moment unique dans ta scolarité où tu es en congés bien avant les autres, un mois de vacances inattendues pendant que les premières préparent les épreuves de français et que les terminales passent le bac. Je me sentais légère ce jour-là, c'était bientôt mon anniversaire, j'étais seule à la maison, libre. C'était la toute première fois qu'il n'y avait personne pour me surveiller une journée entière. Il y avait de la nourriture dans le frigo. Dix euros d'argent de poche sur le manteau de la cheminée. Les années précédentes, j'aurais sans doute profité de ma journée en traînant en pyjama et en zappant d'une émission de télé-réalité à une chaîne de clips, puis aux dessins animés que j'adorais quand j'étais au primaire. Mais là, je ne sais pourquoi, le temps, le soleil, les nuages dans le ciel, l'extérieur m'attirait. Je me suis retrouvée dans la rue avant d'avoir eu le temps d'y réfléchir. Je chantonnais. Je m'en suis rendu compte parce qu'une

vieille s'est retournée sur mon passage en ronchonnant à propos de ces gamins qui voulaient tous devenir star. J'ai traîné une heure en ville, je butinais de magasin en magasin, en repérant les cadeaux que je me ferais quand ma grand-mère me donnerait de l'argent. À un moment donné, j'ai eu un vertige, trop de soleil, et cette impression que ton cœur va éclater parce que tu aimes la terre entière. Je me suis assise à l'ombre, sur un banc un peu en retrait de la rue principale. Je me suis mise à observer les passants, leurs vêtements, leur démarche, leurs attitudes et j'essayais d'imaginer leur vie. Je ne l'ai pas repéré tout de suite. D'abord j'ai vu La Guenille. C'est comme ça que tout le monde l'appelle, ici, le plus ancien SDF de la ville, impossible de lui donner un âge, presque plus de dents, des vêtements enfilés les uns sur les autres, toujours en train de mendier, à genoux, oui, parfaitement à genoux, comme s'il était en prière. Bref, je ne connais personne dans mon entourage qui se moque de La Guenille, à cause de cette posture embarrassante, mais en même temps, je ne connais personne non plus qui lui donne de l'argent. Parfois, il y a des jeunes énervés qui lui disent de dégager, qu'il leur bouche la vue, qu'il devrait plutôt aller chercher du boulot. Et ça aussi, ça me gêne, cette agressivité, cette haine, mais si je suis tout à fait honnête, ne plus voir La Guenille chaque fois que je vais en ville me procurerait un grand soulagement. Parce qu'il me fait peur. Les pires ragots courent sur son compte – il aurait violé des jeunes filles, il roulerait sur l'or, il serait le fils d'un dirigeant roumain. Et d'un seul coup, il était là. Léo. Accroupi. En face de

La Guenille. En train de lui parler. J'ai senti un frisson me parcourir le corps. J'ai pensé un moment que c'était peut-être quelqu'un de sa famille. Des débuts de roman ont envahi ma tête mais, comme d'habitude, ça partait dans toutes les directions, parce que je n'arrivais pas à donner un sens à ce qui se déroulait sous mes yeux. Léo, très calme, en train de discuter avec ce type sale et édenté. La coexistence d'un rêve et d'un cauchemar. Ils sont restés comme ça une dizaine de minutes, tandis que les passants leur jetaient des regards curieux, et puis Léo a tiré du sac en plastique qu'il avait avec lui un sandwich et une canette de soda, et il les a donnés à La Guenille, qui les a acceptés avec un sourire alors que tout le monde dit qu'il refuse les repas qu'on lui offre parce qu'il préfère dépenser son argent à picoler.

Il y avait eu quelque chose de très beau dans cette scène. J'avais eu l'impression d'être au cinéma, sauf que je sentais mon cœur s'emballer, bam, bam, bam. Ensuite, chaque fois que je croisais Léo dans les couloirs du lycée, c'était pareil, ça me coupait le souffle. Alors, je me suis arrangée pour l'approcher, comme si de rien n'était. Ce n'était pas difficile. Nous nous côtoyons depuis le collège même si nous n'avons jamais été dans les mêmes classes, mais je n'arrive pas à savoir si je l'intéresse ou pas. Je suppose que c'est en partie pour cette raison que, quand il s'est inscrit à l'atelier, j'ai fait de même. L'écriture, ça dévoile, non ? Et j'ai très envie de le dévoiler. Est-ce que je vais avoir le culot d'avouer tout ça ? Je ne crois pas. Je vais rester très mesurée, très politiquement correcte. Après